



RAPHAËL DE VILLERS, « Felix Culpa »

Fin 2012, Raphaël de Villers est entré en résidence à Sèvres - Cité de la Céramique. Au terme de celle-ci, il a présenté ses œuvres à la fin du printemps dernier à la Galerie Patricia Dorfmann, dans une exposition partagée avec Martin McNulty, et intitulée « Felix Culpa ».

Raphaël de Villers a déjà eu deux expositions (en 2009 et 2013) à la galerie bruxelloise Pierre-Marie Giraud, puis une résidence à Gmunden, en Autriche. Sa première exposition parisienne a été l'occasion d'un regard sur l'ensemble de ses œuvres.

La terre est devenue sculpture à l'apparence de blocs déformés. L'œil cherche à retrouver le connu, lire une figure humaine, animale, dans cet univers où aucune paroi n'est lisse : tout est cassures, déchirures, émergences ou disparitions soudaines. Il y a des ruptures, des béances d'obscurité. Il y a le vide que peut être parfois le noir. Sur l'ensemble, tombe une tonalité sombre, hivernale. Aux zones matinées de gris, en succèdent d'autres, claires, comme délavées. Et parfois, émerge une réminiscence de vie, un jaune d'or, un bleu d'azur, un vert vif. Tout cela, vite rompu par l'éclat glacé d'un noir luisant, s'insinuant dans les anfractuosités, comme une lave fraîche laissant tout s'effacer.

Des vestiges de vie sont mélangés, agglutinés, disparates. L'interrogation est latente : animal ou personnage ? Celui-ci aurait la tronche d'une bête cornue, broussailleuse, faciès monstrueux et exorbité, encore lesté d'un fragment de chaîne rompue. Est-ce un tronc, des mains croisées, près desquelles un dégoulin de lambeaux jaunâtres s'envole comme des dentelles ? Notre regard, cherchant la vie, transforme le monstrueux en parure, croyant lire un ultime effet de coquetterie. Quelque chose rejoint l'effroyable des *Vieilles* de Goya. Souvenir de l'inoubliable *Qué tal?* du Musée des beaux-arts de Lille, et de la déchéance physique d'une femme ravagée, quête de l'approbation d'un miroir. Avec son univers fleurant la pourriture, Raphaël de Villers franchit un pas dans la dégradation.

Deux matériaux à l'œuvre

Les sculptures réalisées aujourd'hui sont construites avec des volumes montés à la plaque ou, de préférence, tournés, créant des cubes, des sphères, des pyramidions : on croit revisiter sous une forme sculpturale, le vocabulaire de Malevitch. Tout cela, déformé, non reconnaissable. Les blocs de deux matériaux alternent et s'opposent : le grès, de nouveau utilisé à Sèvres, et la porcelaine dite Pâte Nouvelle, qui tous deux cuisent à la même température. Ce qui n'empêche pas les déformations nées de cette juxtaposition dans l'esprit des recherches de Raphaël de Villers « *J'aime la violence* », dit-il, comme il aime les rétractions, les éclatements, les entailles. Comment s'étonner si le travail de la terre de Fontana, à Albisola, le fascine depuis longtemps ?

Les pièces, cuites en dégourdi, restent encore poreuses, manipulables, mutilables. Sur ces surfaces dévastées, Raphaël de Villers jette l'émail en toute liberté avec son geste de peintre : « *J'émaille moi-même, et à Sèvres, je suis un des rares artistes en résidence à le faire* », dit-il. Les émaux, mats ou brillants, sont passés au pistolet ou au pinceau. Les couleurs s'emmêlent, vomissent, larminoient, éruentent, se détruisent et s'exaltent.

Sur la violence de ces formes, nées d'une construction et d'une destruction conjointes, tout est incertitude. La terre devient une chair malmenée, percée au plus profond d'elle-même, qui, dans cette détérioration, reste encore vivante, voilant d'une transparence grisâtre les coloris irradiants d'un monde en décomposition.

L'auteur de ces sculptures exprime sa tendance expressionniste. Féru de Moyen Âge, il semble recréer les chairs écartelées par le supplice de la roue, renvoyer au geste du Centurion, enfonçant sa lance dans la chair morte, au pied de la Croix. Cette terre ouverte, rétractée, évoque-t-elle saint Thomas : « *Si je ne mets moi-même les doigts dans son flanc...* » ? Une sculpture montre le corps de saint Sébastien, ployé, ouvert, exhalant la mort.

Violence et vie

L'artiste aime la nature, les marches dans la campagne champenoise à l'automne, restant aux aguets devant toute émergence insolite de l'humus. À travers ses sculptures, il sait aussi faire sentir la force de vie qui peut sourdre d'une putréfaction. Ça et là apparaissent des émergences, des tiges qui germent, pointent, déchirent la matière, et en la détruisant, laissent percevoir une poussée de vie. Comme le titre de son exposition parisienne, emprunté à saint Augustin, *Felix Culpa*, – Heureuse la Faute –, cette Faute qui, dans la culture judéo-chrétienne, a entraîné la Rédemption des hommes.



Raphaël de Villers est né en 1969 à Sézanne, en Champagne. Il connaît les humanités riches d'un jeune homme doué, faisant des études littéraires avant d'être admis aux Beaux-Arts de Paris, section Peinture. Ses maîtres sont Albero ou Boltanski. La céramiste-sculpteur, Clémence Van Lunen, lui insuffle la tentation de la terre au cours d'un séjour en Chine, à Jingdezhen. Raphaël de Villers apprend très vite, en regardant. Ses sculptures, mêlant construction et destruction, se font de plus en plus grandes. Il affirme : « *La céramique est mon matériau. Je ne suis pas céramiste. Je suis sculpteur.* » Raphaël fait parler haut et fort le langage de la terre.

MARIELE ERNOULD-GANDOUET

Page de gauche :

Saint-Sébastien, 2014

Grès et porcelaine émaillés. 104 x 43 x 30 cm

Mao, 2009-2014

Grès et porcelaine émaillés. 107 x 46 x 48 cm

Photos : courtoisie Galerie Patricia Dorfmann, Paris. www.patriciadorfmann.com

Le mangeur de plumes, 2014. Porcelaine et grès. 51 x 26 x 68 cm

Cavalier, 2014. Porcelaine et grès, 51 x 26 x 68 cm

Ci-dessous :

Œuvres, 2013, présentées à la galerie PM Giraud.

